Richard Molinier

Le gris était presque parfait

Petits fragments et autres pensées

Pensées

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse http://www.alexandrie.org
Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur
Date de publication : 04-08-2009

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

Je suis né autre

Dans mon dépôt secret aux imageries confuses, je n'ai pas accès à tout. Seul, retiré, dans mon esprit retors j'égraine les jours pour accéder à l'autre marche, pour accéder à l'autre tout court. Nulle compétition en cela ; il faut aussi comprendre pour jouir.

]...[

Cap énigmatique : Traboules

Il est, j'en suis sûr, un cap, un promontoire, une tour « Barberousse » 1 dont l'aperception changeante est difficile à saisir ; une ziggourat.
Les pistes en sont nombreuses et sans cesse brouillées. De plus, le chercher c'est déjà être coupable ; l'investigation n'est pas aisée, mais après nombre d'efforts et prospections confuses dont on n'est pas toujours maître, il apparaît comme ça au bout d'une sente, sorte d'excroissance apatride, hideux et magnifique, atavique et attractif auguré et non désiré. Parfois on le tient et on le dissimule. Bien des fois on aimerait le montrer ; croit-on l'avoir aperçu ? Il disparaît aussitôt. Mais l'apparition la plus inattendue peut immédiatement se consumer en intensité et lorsqu'on l'atteint, quel spectacle ! On doit se bouger avec célérité. Ça n'est pas que la distance soit longue (en réalité on n'en sait rien, on le doublera sans le voir) mais elle est sinueuse et sans cesse voilée. Il y a peu d'espace et on manque de temps. Finalement, on ne sait pas toujours ce qui manque ou ce qui est en trop de la distance et du temps.
Il arrive quelquefois qu'un berger ou qu'un âne nous accompagne. La démarche alors s'en trouve facilitée. Méfions nous cependant, car on en vient à ne plus rechercher que des pâtres ou des équidés. J'adore les bergers mais je préfère les ânes. Autant partir à la rencontre de l'un d'eux, il nous mènera encore plus haut mais surtout beaucoup plus lentement… vers ce merveilleux viatique indépassable, sorte « d'émergence sans finalité » à la fois ouverte et impénétrable qui prendra le pas sur les autres, on ne saura pas pourquoi ; une petite percée sans importance, un saut de puce modeste qui nous fera épouser pleinement l'humanité.

1Tour dominant le petit village aquatique de Gruissan (Aude)

]...[

Savourer « le temps initiatique à regarder longuement la mer »

Ce matin j'entrouvre les « portes de la mer»1 : j'ai eu l'ingénuité d'installer mon bureau devant la fenêtre de ma chambre. Heureuses circonstances, elle est face à la méditerranée. La lumière du jour, l'impression de pouvoir sortir à tout instant, de se transporter du dehors dans la continuité du dedans, de plonger les yeux dans l'horizon bleu stabilise l'esprit. Le va et vient incessant, le retour sur la feuille où le stylo chemine scanne l'émulation, la recentre, la transgresse. La douleur des pensées s'atténue lorsque le regard se relève «… dans cet état entre rire et sanglot qui trouve ses mots » 2 ; il peut aussitôt replonger dans le fil conducteur de l'écrit, la transition est facilitée, l'autographe cursive, et on pourrait même envisager de ne pas s'interrompre pour travailler ainsi des heures, de gréer à tout instant. Mais on ne lève pas les voiles ni avec, ni devant n'importe qui. En bon marin expérimenté, l'idéal pour appareiller serait de posséder un transcripteur qui pourrait cocher rapidement le flot impudent des réflexions élaborées dans la tête : la parole, l'acte de parole, l'écriture, l'acte d'écriture contrarient la maïeutique. Quelquefois on pourra atteindre le point qui aura été déclenché par un autre (unique bien sûr) qui nous entrouvrira les portes du vent. Il y avait le « partage des eaux » 3) ; autre contingence généreuse, il y a aussi le partage du vent. On devra ainsi patienter pour que s'exprime la constance du hasard heureux, goûter au charme indéfinissable de la désuétude, brasser le temps et les cultures, l'érudition cumulative en voyageant ardemment dans sa tête. Quel roulis ! Faute de pouvoir investir à l'envie cet îlot abyssal entre la pensée et l'écriture qui se voudrait tréma, hiatus entre la réflexion et la parole, qui martyrise l'idée et qui la néantise par le passage à l'acte, quitte à être contradictoire, on ne pourra cependant s'empêcher d'osciller, de délaisser la totalité pour épouser le fragment, d'oublier le continu pour apprivoiser le numérique, et de se fier au hasard et à l'empirisme dans la loi inexpliquée des grands nombres et des beaucoup de fois. Il faudra recommencer car entre chaque fois le néant pourrait s'être déjà glissé…

1 François Giovangigli ; installation : « les portes de la mer »
2 Pierre Michon : « Le roi vient quand il veut » Albin Michel
3 Alejo Carpentier : « Le partage des eaux » édition de poche

]...[

Un printemps retrouvé
« I'm a farmer » 1

Je replonge avec bonheur dans les prémices du printemps redécouvert. Il est bon et agréable de tutoyer les maîtres, ces mêmes sites ces mêmes thèmes déclenchent cet intense atavisme qui se voudrait salutaire.

Il devient urgent et nécessaire d'ébaucher, de réfuter les objections impérieuses, de réintégrer son monde, de retrouver le « tâcheron sublimé » [2] fidèle fantôme énigmatique d'une étreinte fusionnelle indissociable de l'effort physique et de la ouche ; la même scansion, la même sensation d'oasis, d'impression de torpeur assujettie, de plénitude rabrouée par le ruissellement de l'eau dans le ruisseau irrigant le sillon, à l'heure des complies du soir, les derniers rayons de soleil dardant les reins, le front ruisselant de sueur.

Revenir à l'origine, congédier l'épigone, délaisser le concept, défricher ; puis, retarder l'instant, avancer d'un pas ; s'attarder sur le seuil : marrane rétif de la société, dans l'indifférence, dans la solitude, il demeure encore l'espérance de trouver sa Rossinante et son Sancho Pansa. A Montmajour les galets de la steppe ont tordu les chevilles de Vincent comme celles du berger. Dans tous les cas les chemins sont difficiles : mènent-ils quelque part ?

1 Paroles que Faulkner disait à ses interviewers, cité par Pierre Michon
2 Julien Gracq. Carnets du grand chemin. P 220. J Corti.

]...[

Le petit pan de falaise rose

Epier cette petite lueur rose évanescente, chancelante, d'une délicatesse infinie. Au fin fond de l'étang elle ferme la côte. Jouxtée d'un petit pan de blanc elle s'éclaire quelquefois quand le marin gras imprévu couche l'atmosphère au-dessus de l'étang d'un gris qu'on pourrait croire sale mais qui lui va si bien.

Impossible à rendre avec les moyens classiques : aquarelle, huile, acrylique ; on peut toujours essayer. L'image sera aussi le fruit du hasard. En bonne logique elle épousera le statut de l'inattendu ; mais elle ne naîtra pas toute seule. Abandonnons tout de même les forceps. L'heure n'est pas à la guerre mais à l'apaisement. En ce moment nul ne m'agresse. Seul je ne redoute pas les assauts du quidam. Il demeure encore quelques redoutes secrètes quelques réserves presque désertes où reluie à l'envie une haute note rose.

Ne baissons pas la garde et continuons à surveiller les rayons filtrants têtus et conquérants qui peuvent parfois caresser la petite falaise ; à ses pieds un blanc inavouable. On peut quand même essayer de le dire. En toute confidence, disons le simplement.
« Je veux être simple.
Ceux qui savent sont simples » 1

1 Cézanne

Métaphore vive (et inversement)

« Uèi » 1, les eaux sont claires dans l'anse calme des galères à l'abri du Grec. Derrière près des «Arguties», la mer « bolego » 2. Que cela sonne juste. L'espace est libre, l'incipit, l'entame, autre prétention la genèse. Restons anodins. Cela est de mise. Quel admirable support. L'iode, le varech, les cailloux blancs ; mon Bibémus à moi : le rouge, l'ocre, l'orangé. Occidental ? Tout est relatif. Certes la Sainte-Victoire est plus à l'Est que la petite Clape. Mais quelle abondance. J'ai croisé deux camelles grise et noire comme le fruit rabougri d'un arbre indélicat. L'ombre portée des roches bleues, les goules, quelques rieuses effarouchées, la longue langue de sable jaune de Naples à moitié submergée lapant l'eau saumâtre de l'étang, et la tour hésitante de la Vieille Nouvelle, nom d'un lieu oxymoron qui rajoute au baroque et qui finit la pointe effilée de Sainte-Lucie. Que viennent faire tous ces Saints près des contreforts des Corbières ? Sibyllin ou reliquat ? Je traduis, je commente, je commence, je recommence. Quittons la rhétorique. Ce sont les romains qui y ont débarqué. Ils ont croisé avant l'île de Lotte près de l'ancienne maison cantinière de l'Ardillon. Avec quelques «cranquettes » 3 un peu d'ail rose de Lautrec et trois brins de persil géant d'Italie -tout ceci n'est qu'une affaire de peintre- on ferait presque une Bouillabaisse : « Quora bola, abaisso ! »4 . On frise l'ébullition. Restons modestes dans la pratique de ce sabir inaudible d'un délit d'initié, d'une minorité insulaire à l'accent si fécond. Même le Grec voudrait le distiller dans les aiguilles de pin.

1 « Aujourd'hui » traduit de l'occitan
2« est agitée » traduit de l'occitan
3 Petit crabe vert femelle des étangs
4 « Quand ça bout, tu baisses » traduit de l'occitan

Richard Molinier

Né en 1950 à Narbonne (Aude), de formation scientifique à l'origine, Richard Molinier s'est très tôt intéressé à l'art et plus particulièrement à la peinture. Le point initial fut le flash de l'impressionnisme puis ses développements ultérieurs : post-impressionnisme, expressionnisme abstrait, etc. La littérature s'est intégrée dans ce parcours graduel vers une seule unité pressante : essayer de comprendre. Cela l'a mené inexorablement vers l'apodictique besoin de s'exprimer, souvent avec des couleurs, au travers de textes divers et variés.

Le gris était presque parfait

Par ses courts textes assemblés en une sorte de journal hétéroclite et informe — « clinamen » exogène mêlé de digressions, bricolé de contes, de récits, de moments réellement vécus, brouillon « d'une réalité morcelée à l'accès aléatoire » — ce recueil veut mettre l'accent sur la difficulté de l'expression artistique dont nous ne sommes pas toujours maîtres, mais aussi et surtout sur sa nécessité et le bonheur qu'elle procure. Un « lent cheminement… », un brin de liberté où il est, malgré tout, essentiel de prolonger le mystère et de ne pas avouer… Il évoque également les choses naturelles ou indispensables : la mer, le temps, l'art, la pensée, etc., les autres indifférenciés. Nous pourrions dire : quelques « rencontres au bout d'un stylo » ou « d'une plume de bambou ».